

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 113

Artikel: Menus propos
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Menus propos

La contagiosité de certains microbes est vraiment extraordinaire. La Suisse en citait naguère un cas assez caractéristique.

En 1660, la ville de Harlem, en Hollande, fut désolée par la peste. Des familles entières périrent. Il en fut ainsi d'une famille du nom de Sioux, dont les divers membres furent enterrés à l'église de Harlem. Il y a trente ou quarante ans, on s'aperçut que la maçonnerie du tombeau laissait passer des infiltrations. La route s'effondrait et devait être refaite en entier. Quelques maçons furent chargés de ce travail. Ils descendirent dans le caveau où ils furent occupés pendant plus d'une journée. Or, voici que, plus de deux cents ans après l'épidémie en question, il se trouva que les ouvriers furent tous atteints de bubons infectieux et durent subir un assez long traitement à l'hôpital. Il n'y eut cependant pas de symptômes de peste proprement dite, ni de terminaison fatale.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'inquiétude manifestée par plusieurs gouvernements au sujet des études de microbiologie, et le *Cosmos* raconte à ce sujet une assez plaisante aventure :

Le Dr Hayden, médecin militaire, qui avait visité l'Inde au cours de l'épidémie de peste qui y règne, arriva à Victoria en juillet, rapportant avec lui quelques cultures du microbe spécial de cette infection. Les autorités, craignant une aventure analogue à celle qui éprouva Vienne, furent fort émues et sommèrent le docteur de leur livrer ses microbes. Mais celui-ci s'y refusa, jusqu'au jour où on les luiacha 7.500 francs ! (On dit seulement qu'il reçut cette somme comme compensation de son sacrifice.) En possesseur des terribles cultures, le gouvernement les fit détruire.

Il y a là tout un avenir pour les médecins sans clientèle, d'autant qu'il n'est pas nécessaire de rapporter de véritables cultures, jeu toujours dangereux. Le tout est de faire croire qu'on en possède.

Dédicé aux pianophobes. — Un grand journal médical anglais établi, par une « phénoménologie » très documentée, que les pianistes sont sujets à de terribles maladies nerveuses.

La névrose sous toutes ses formes menace ceux qui s'attaquent au piano et l'abus des sonates, des valse langoureuses ou des airs guillerets peut mener jusqu'à la douche et au cabanon.

Il n'y a pas jusqu'au joueur d'orgue qui moud d'un bras indolent le *Beau Danube bleu* ou le *Carnaval de Venise* qui ne soit menacé d'une mort prochaine... : c'est du moins ce qu'affirme le savant anglais, pianophobe enragé, qui le devine, qui s'est livré à l'étude approfondie dont les résultats vont réjouir tous ses pairs.

Les chiens gardes d'artillerie. — Que ne demandera-t-on pas à cet ami de l'homme qui s'appelle le chien, en témoignage de son dévouement ?

On lui a confié à peu près toutes les besognes possibles et l'on en a même fait un soldat... Voici qu'aujourd'hui on le charge d'une fonction spéciale dans l'armée ! Il va devenir « garde d'artillerie » !

En effet, à la suite des récentes explosions dans les magasins d'artifices militaires — notamment la terrible catastrophe de Toulon — on a songé, paraît-il, à utiliser les chiens pour la garde des poudrières, et le ministre de la guerre vient de décider officiellement que cette

mesure allait recevoir immédiatement son application.

Le recensement des fourmis. — Un savant naturaliste — on ne donne malheureusement pas son nom — vient de se livrer sur les fourmis, à des études approfondies, tellement approfondies qu'il a entrepris de les compter.

La population fourmilière du globe entier monte, selon les calculs de ce laborieux chercheur de petites bêtes, au chiffre approximatif — oh ! combien approximatif ! — de trois trillions.

Toutes ces fourmis, paraît-il, meurent dans l'hiver — les premières gelées en tuent cent milliards par jour ; — mais telle est la fécondité des fourmis reines, qui seules vivent, que six mois après, la mortalité est plus que compensée par les naissances.

Le savant a été patient, patient comme une fourmi, mais il a une consolation que d'autres statisticiens n'auront jamais, celle de se dire qu'aucun critique autorisé ne discutera ses chiffres pour en proposer de meilleurs.

Collections bizarres. — Le roi Stanislas collectionnait les boîcas de pharmacie. La reine Victoria s'est fait, dans sa jeunesse, un petit musée de cachemires. Il paraît que l'humoriste romancier Courteline achète, chez les revendeurs, tous les tableaux qui se distinguent par un sujet stupide ; il lui faudrait une bien grande fortune pour en voir le bout. Le compositeur Clapisson avait réuni d'innombrables sifflets ; combien d'auteurs dramatiques en pourraient faire autant, si la coutume était restée de siffler au théâtre ! Ou a vendu en 1898, à Londres, une collection de fauteuils historiques ; on y voyait celui de Shakespeare, celui d'Anne Boleyn, ceux de Napoléon, de Louis XIV, de Byron. Le graveur Jules Jacquemart passa toute sa vie à chasser de vieilles chaussures ; sa collection est maintenant au musée de Cluny où elle forme une série d'un intérêt unique pour l'histoire du costume. D'autres rassemblent des pipes, comme le duc de Richelieu ; des bassinoires, comme le duc de Morné et Nestor Roqueplan ; d'autres encore, des tabatières, comme Frédéric le Grand.

Les méfaits des rats. — Il n'y a guère que quelques années que les physiologistes ont reconnu le rôle prépondérant que jouent les rats dans la propagation des épidémies, et notamment de la peste. Ce serait pourtant une erreur de croire qu'il faut attribuer à la science moderne le mérite de cette découverte.

On pourrait presque dire qu'elle est vieille comme le monde, car dans l'ancienne Egypte le rat était le symbole de la peste. A Thèbes, dans le temple de Ptah, le dieu de la destruction était représenté tenant un rat dans sa main.

La tradition rapporte que Sennachérib, ayant envahi l'Egypte, avait dû s'enfuir en toute hâte et regagner Ninive, parce que Ptah envoya, une nuit, des multitudes de rats dans le camp des Assyriens.

Cette tradition n'est autre que la version égyptienne du chapitre des *Rois*, où l'écrivain sacré raconte que l'Ange de Dieu fit périr, dans une seule nuit, 185.000 Assyriens.

Et dire que Paris vit au-dessus d'une autre ville, les égouts, peuplée d'une innombrable armée de rats ! Des publicistes pessimistes ont émis l'appréhension qu'un jour ceci ne tuât cela.

Les plus vieux journaux. — A en croire des chercheurs, la plus ancienne publication périodique du monde serait la *Tsing-Rao*, c'est-à-dire la *Revue*, qui date de quatorze siècles et qui paraît à Pékin. Le doyen de tous les jour-

naux quotidiens daterait de onze cents ans, c'est le *Kin-Pan*, autrement dit les *Annales*. La *Tsing-Rao* paraît une fois par mois. Sa clientèle est restée, comme à l'époque de ses débuts, une clientèle restreinte, une élite de hauts lettrés. Le *Kin-Pan*, au contraire, s'est adressé, dès l'origine, au grand public. Mensuel d'abord, comme son aîné, ensuite hebdomadaire à partir du seizième siècle, il est devenu quotidien en 1830, et même, depuis quelque temps il publie trois éditions par jour. Celle du matin est jaune : celle de midi, blanche, et celle du soir, grise.

A ses débuts, le *Kin-Pan*, comme il convenait à un journal de pays essentiellement conservateur, s'abstint de toute polémique et même de tout commentaire. Il renseignait les lecteurs sur les choses qui ne sont point sujettes à discussion, telles que les éphémérides, les phases de la lune, l'almanach, le récit des fêtes et des cérémonies. Il publiait des contes, des légendes, des poésies. Plus tard, il se risqua à parler politique ; mais il le fit toujours avec une extrême discrétion.

Chose remarquable, le *Kin-Pan* n'a jamais changé d'opinion.

Eléphants en promenade. — Dimanche, à cinq heures du soir, un concert sacré se donnait dans la grande salle du Palais de Cristal, à Londres. Soudain, avec un bruit de tonnerre, la porte s'ouvrit et on entendit des cris de déresse. *Archie* et *Charlie*, les deux éléphants de l'établissement, venaient de faire irruption dans la salle.

Une panique épouvantable se produisit. Bientôt le premier des pachydermes se retira, par contre le second mit au pillage le buffet et le jardin. Ses gardiens affolés essayèrent de le faire rentrer dans le devoir, mais Charlie en étrouffa un, en écrasa un autre et en estropia un troisième. Enfin, à dix heures du soir, après des péripéties sans nombre, un chasseur parvint à loger une balle dans l'œil de l'animal qui poussa un barrissement formidable et s'abattit inanimé sur le sol.

Quant à Archie, il avait franchi la porte d'entrée et il faisait un tour dans la campagne. C'est seulement après avoir été poursuivi pendant vingt-quatre heures qu'il « se rendit » à un autre éléphant, qu'on avait amené de la ménagerie et avec lequel il consentit à rentrer au berçail.

On annonce de Moscou qu'un riche négociant de cette ville M. Astrachow, consacre trois millions de roubles à la création d'une université pour femmes. L'autorisation gouvernementale a été obtenue. La nouvelle institution comprendra des facultés de médecine, de mathématiques et de sciences naturelles.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de mai.

In bon Djéain Djaythie de F. s'aimanné in hé soi en lai tiure, po djasai d'enne tchose grave en M. le tiurié.

Bonsereyvos, monsie le tiurié. — Eh bonsoir, Djéain Djaythie ! Qu'à ce que vos aimanné de bon en lai tiure ? — Aidé, ran d'âtre, monsie le tiurié ! Aidé i me vorô mairiai. — Eh ! n'à moyen ! Djéain Djaythie ! — Eh poidé chiâ ! — Eh d'avo tiu ? — Eh bin, vòs saites, avô lai Bairbatte ; aidé, c'â inco enne boënné dgen. Elle l'é cte petête Dieurâ, main c'â tol de mainne enne boënné dgen de ménâidge. I me seu pensay qu'i ne ferô pe mâ de lai pare. Aidé,